

LES AUTEURS D'UN DÉTOURNEMENT D'AVION  
DEVANT LES ASSISES DE PARIS

« Courtois, polis », mais armés

Les détournements d'avion ont aussi leur histoire. Quelle différence n'y a-t-il pas entre notre approche collective des « barbares » d'Entebbe ou de Mogadiscio et le temps de l'artisanat, dix ans plus tôt ? Quelle différence d'échelle ne peut-on trouver entre les prises d'otages des « terroristes » européens, ces trois ou quatre dernières années, et les emprunts d'avion effectués par des révolutionnaires à la recherche d'une terre d'asile ? Avant que les affaires de piraterie aérienne ne se concluent trop souvent dans le drame, un autre âge a existé : celui de la publicité des causes politiques, des modes d'expression des minorités. Jean et Melvin McNaire, Joyce Tillerson et Georges Brown, les quatre Noirs américains qui comparaissent depuis lundi 20 novembre devant la cour d'assises de Paris pour avoir détourné vers Alger, le 31 juillet 1972, le vol régulier Detroit-Miami de la compagnie Delta Airlines (le Monde du 22 novembre), sont les acteurs, à une époque révolue, de la piraterie aérienne.

La seconde journée du procès, consacrée aux conditions de cette opération, fait apparaître une histoire de prise d'otages « familiale », calme, sans menaces sérieuses pour les passagers. « Notre détournement était pacifique », affirment-ils. Une autre époque : les quatre Noirs, la veille de l'exécution de leur projet, avaient « enterré la vieille société américaine ». Avant de prier ensemble, ils avaient brûlé une poupée blanche. Ils avaient fixé leur choix sur un DC-8 de la Delta Airlines, qu'ils croyaient — à tort — capable d'effectuer un vol sans escale jusqu'à Alger.

Jusqu'à l'arrivée à Miami, les quatre-vingt-quatorze passagers ignoreront qu'ils ont été détournés. L'opération s'est déroulée avec discrétion. Melvin se tient à l'avant de l'appareil, et dissimule son pistolet sous sa chemise. Certains passagers lui sourient. « Il n'y a pas eu de panique, monsieur le président », explique sa femme, Jean. Une hôtesse, Mme Morgan,

venue des Etats-Unis avec les autres membres de l'équipage, pour témoigner, confirme l'« apparente sérénité des pirates de l'air ».

« Nous avions nos enfants avec nous dans l'avion », explique Jean McNair, c'est pour cette raison que nous tenions à ce que tout se déroule d'une manière pacifique.

— Mais pourquoi avoir pris des armes chargées ? demande le président, M. Paul Gaillardot. N'était-ce pas risquer un drame ?

— Pour montrer au F.B.I. que nous ne plaisantions pas. Mais nous ne voulions pas nous servir de ces armes.

— Pourquoi alors ne pas avoir pris des armes factices ?

— Les membres de l'équipage étaient suffisamment expérimentés pour reconnaître un faux pistolet.

Les quatre hôtesse du DC-8, toutes originaires de petites villes de Georgie, se succèdent à la barre pour confier des souvenirs vieux de six années. « Ils étaient hostiles et menaçants », dit une jeune femme blonde. M. Gaillardot doit rappeler que ce témoignage infirme les déclarations écrites des membres de l'équipage de retour d'Alger, quelques heures après la fin du détournement.

« Il est clair qu'ils ne cherchent pas la bagarre et qu'ils veulent que leur opération se déroule sans violence », avait alors écrit cette hôtesse. Dans son rapport, le pilote avait présenté les quatre Noirs comme « des gens courtois, polis, intelligents et de bonne instruction ». Dirait-on encore cela des pirates de l'air de 1978 ? Les hôtesse de la Delta Airlines auraient-elles encore avec les « terroristes » cette savoureuse conversation :

« Je veux un whisky, demande George Brown.

— Il vaut mieux vous abstenir de boire de l'alcool. Cela pourrait risquer de vous faire perdre le contrôle de vous-même.

— Oui, vous avez raison », répond le pirate.

PH'LIPPE BOGGIO.